

Festival
d'Automne
à PARIS
77

AFRIQUE > AMERIQUE > EUROPE

Papa Oyeah Mackensie

Charles Tyler Quartet

festival
d'automne
à paris

Charles Tyler, saxophones
Earl Cross, trompette
Wilbur Little, contrebasse
Steve Reid, percussion

Salle Wagram
3 - 4 novembre 1977



photo X

photo: T. Trombert

Semaines Musicales Internationales de Paris

Document de communication du Festival d'Automne à Paris - tous droits réservés

3 Novembre :

ODO DWOM la chanson d'amour
 NYIKYRE révélation
 OSUMAFU le messenger
 MI DA WU ASI merci
 AFARIBO sacrifice

4 Novembre :

ODO ENTUNTUN louange d'amour
 YERIBA SENN chant de guérison
 NA SUSUM BOKOKO suggestion de l'esprit

Les voies de la musique sont décidément impénétrables. Quand en 1972 Tony Scott a présenté sur la scène de Montreux Papa Oyeah Mackensie, dans une de ces invraisemblables réunions dont le clarinettiste américain a le secret, ce fut la surprise du Festival. Un trompettiste ghanéen au fait des derniers modernismes new-yorkais, voilà qui devait étonner les plus blasés.

C'était déjà toute une histoire, un premier aller et retour entre l'Afrique et l'Amérique, mais le début seulement du voyage. Un voyage qui avait commencé au Sénégal avec le premier "Love Power", et qui devait se continuer en Suisse où Papa Oyeah s'était ensuite fixé, en créant la deuxième édition du groupe, en compagnie de treize musiciens suisses de free jazz.

En 1974, on assiste à un nouvel aller et retour spirituel puisque Love Power comprend trois guadeloupéens. Depuis deux ans, Papa Oyeah Mackensie se produit seul, car le genevois d'adoption a retrouvé l'Afrique. Une Afrique vécue au travers des expériences diverses, une Afrique repensée au travers de l'exil et qui s'est ré-imposée à l'ex-jazzman.

La voix, les percussions, et une foule d'instruments des folklores du Maghreb, du Sénégal, du Togo et bien sûr du Ghana, sont les éléments de l'étonnant spectacle musical du dernier Love Power. Cette synthèse qui préfigure l'influence de plus en plus profonde du continent noir sur les musiques du reste du monde illustre parfaitement le propos du programme Afrique-Amérique-Europe du Festival d'Automne 1977.

Newark, New Jersey, il y a dix ans, quelques semaines avant les émeutes. Les rues sont vides. Sauf devant les arrêts d'autobus. Sur un grand panneau, en lettres de toutes les couleurs Demain! Sam and Dave! On va un peu plus loin; les rues ressemblent à celles des quartiers noirs de Londres. Victoriennes et délabrées. Une maison comme toutes les autres, on nous regarde un peu bizarrement avant de reconnaître mon guide. On paye deux dollars. L'intérieur a été soigneusement barbouillé de noir, pour faire plus gai. Quelques chaises de provenance diverse, dont probablement le square du coin. Nous voilà dans le Spirit House, le "club" de Leroy Jones. Cette semaine se produit l'orchestre d'un jeune musicien de Cleveland, Charles Tyler, celui qui a enregistré Bells and Spirits Rejoice, avec Albert Ayler. La musique vient de commencer. Incroyable. Mais il faudra dix ans avant que Charles Tyler vienne à Paris.

Charles Lacy Tyler est né le 20 juillet 1941 à Cadiz, dans le Kentucky, a passé son enfance à New York et a fait ses études à Cleveland où il rencontre Ayler. Il ne participe pas à la fameuse tournée européenne. Il disparaît. A Paris, à New York, quand on demande ce qui est arrivé à Charles Tyler, les musiciens ne savent pas. Il est en vie, et quelque part, il doit faire de la musique. Cet abandon volontaire de l'avant-scène, c'est la solution qu'a trouvée Charles Tyler pour ne pas céder. La musique d'avant-garde des années soixante a été reçue avec une extraordinaire hostilité par la critique, les médias, mais surtout l'industrie. Les grandes compagnies attendent calmement. Ce n'est pas vendable et ça sent la poudre. ESP se débat dans ses contradictions. En France, la marque BYG fait naître des espoirs insensés, assez rapidement déçus. Charles Tyler va jouer du rock, passant du Colorado au Texas, à l'Oklahoma puis à la Californie où il deviendra professeur, comme tant de ces musiciens qui ne peuvent plus jouer la musique de leur vie. Car il faut survivre, il ne faut pas disparaître, il ne faut pas rentrer dans le giron de la musique au mètre, tenir. Et puis, nanti de ce nouveau métier d'enseignant, de ce minimum de sécurité, Charles Tyler peut revenir à New York. Les grandes compagnies continuent à attendre calmement, mais les musiciens ont appris, à la dure, qu'on peut produire ses propres disques, ses propres concerts, et utiliser les ateliers vides du Village ou de Lower East Side pour en faire des lieux de rencontre et d'expérience, les "lofts" qui seront un jour dans les visites guidées de Manhattan, si Manhattan existe encore un peu plus longtemps. Un de ces lofts est l'ancre du trompettiste Earl Cross, avec lequel il forme le quartet que l'on va entendre lors des deux concerts de la salle Wagram, après une unique visite cet été au Festival de Moers, en

Quel peut bien être le sens de l'héritage africain pour ces musiciens jusqu'aboutistes des grandes villes américaines? Il suffit de lire l'interview accordée dans Jazz Magazine par David Murray à Roger Higgins : "Diriez-vous que Louis Armstrong a ouvert une voie en ce qui concerne le développement de la musique que vous jouez?" Et le jeune saxophoniste de répondre : "Oui. Mais au niveau du rythme, c'est plus ou moins passé des méthodes européennes..." Cette passion pour l'histoire de la musique de jazz et la fascination pour la terre des ancêtres, voilà ce qui relie entre eux les farouches individualistes que sont les improvisateurs de l'avant-garde afro-américaine. En invitant cette année Charles Tyler, le Festival d'Automne ne fait que continuer une démarche qui a permis à un public de plus en plus nombreux de découvrir des hommes qui se sont tous montrés à la hauteur de leur légende. Tout n'est pas à vendre, Charles Tyler sera encore là pour nous le rappeler.

Enfin, je voudrais citer encore une fois Jazz Magazine où Charles Tyler termine ainsi l'entretien qu'il a eu avec Chris Flicker : "Une vie c'est vraiment trop court pour perdre du temps à truquer. C'est pourquoi je fais si sérieusement tout ce que j'entreprends. Si vous traitez votre art avec sérieux, un jour ou l'autre ce sera payant et votre musique vous rendra la peine que vous lui avez consacrée... Maintenant, je sais que j'ai passé le pire. Je suis sûr que mon acharnement portera ses fruits. L'avenir ne m'effraie plus".

P.L.

FRAP-1977-M-AFRIQUE 08-1985